

Paulin Enfert

La bonne âme

Soucieux de catéchiser les jeunes Parisiens défavorisés, cet employé modeste a fondé, à la fin du XIX^e siècle, deux patronages et plusieurs œuvres de charité, dont la plus connue reste La Mie de Pain, une soupe populaire créée en 1891.

Lancée en novembre 2021 dans le diocèse de Paris, l'année Paulin Enfert s'est achevée le 1^{er} septembre dernier à l'occasion du centième anniversaire du décès de cette figure de la charité, parisienne et laïque. Son procès en béatification est en cours d'instruction depuis 2018. Enraciné dans son époque et son quartier, Paulin Enfert s'est dépensé sans compter pour la jeunesse défavorisée de la capitale à la fin du XIX^e siècle. Il a ainsi fortement contribué au développement de la vie sociale et caritative des paroisses de Sainte-Anne de la Butte-aux-Cailles – dont l'église fut érigée sur les terrains de son premier patronage, Saint-Joseph de Maison-Blanche – et de Saint-Hippolyte, construite à l'emplacement du second, dans le quartier des Malmaisons.

Jusqu'à son dernier souffle, ce modeste agent d'assurances s'est rendu chaque matin, six jours sur sept, à son bureau de la rue Richelieu. Dès le soir venu, dimanche compris, aussitôt enlevés son costume sombre, son gilet et sa chemise blanche surmontée d'un nœud papillon, il dédiait sa seconde vie aux enfants les plus démunis du XIII^e arrondissement,

répétant souvent cette devise qu'il avait faite sienne: «Bien faire et laisser dire.»

Une enfance entre Paris et Gien

Second enfant d'une famille modeste, Paulin naît à Nevers, dans la Nièvre, le 5 juillet 1853. Quatre ans plus tard, son père, corroyeur de profession (ouvrier spécialisé dans l'assouplissement du cuir), décide de déménager à Paris avec femme et enfants. Paulin passera l'essentiel de sa vie dans le XIII^e arrondissement, l'un des plus pauvres, surtout peuplé d'ouvriers tanneurs et de chiffonniers. Il s'en échappera uniquement pour se rendre de temps en temps à Gien, où il décédera le 1^{er} septembre 1922, à l'âge de 69 ans. Il est très attaché à cette bourgade du Loiret, dans laquelle il a vécu chez ses grands-parents maternels de 7 à 12 ans. Il y fréquentait le collège des Barnabites, où il a reçu les fondements de sa vie spirituelle. De retour à Paris, il est inscrit à l'école communale tenue par les Frères des écoles chrétiennes.

Quand la guerre de 1870 éclate, il a tout juste 17 ans. Malgré son jeune âge, il s'engage pour défendre sa patrie contre l'armée prussienne.

Ébranlé par le siège de Paris, ses privations et ses bombardements, il est envoyé par ses parents se reposer à Gien, dès l'armistice signé en janvier 1871. À son retour quatre mois plus tard, il trouve une ville dévastée par les événements sanglants de la Commune et jonchée par les cadavres des fédérés insurgés – parmi lesquels de nombreux voisins et amis – mais aussi par les corps sans vie de ses professeurs, exécutés par les communards anticléricaux. Tout est à reconstruire et Paulin va devoir trouver sa voie.

Le jongleur de Dieu

Malgré son engagement précoce dans l'armée, il lui faut accomplir ses obligations militaires avant de s'essayer au métier d'artiste en céramique. Sans doute faut-il y voir l'influence de la faïencerie de Gien, alors en plein essor. Le jeune homme se lance ensuite brièvement dans la rédaction d'échos pour la presse financière qui, elle aussi, connaît un fort développement. Finalement, à 34 ans, il décroche un poste d'agent à la compagnie des Assurances générales, qui deviendra par la suite AGF puis Allianz. Pendant près de trente-cinq ans, il se rendra



LA MIE DE PAIN

Resté célibataire, Paulin Enfert (1853-1922) a consacré son temps libre à s'occuper des indigents.

chaque matin à son siège, au 87 de la rue Richelieu, dans le clinquant II^e arrondissement.

Avant d'enfiler son costume d'employé modèle et discret, Paulin Enfert a longtemps cultivé un surprenant talent de prestidigitateur. Certains éléments, non confirmés, laissent même penser qu'il aurait pu être l'élève du célèbre magicien Robert-Houdin, dont il aurait acquis à sa mort une partie du matériel... Son public est celui des paroisses, ventes de charité, petits séminaires et autres cercles catholiques dans lesquels il s'investit bénévolement et se produit les soirs et les dimanches. Dans ces spectacles, il déclame également des poèmes et conte des histoires avec autant de succès. Entre 1870 et 1890, il donnera plusieurs centaines de représentations qui lui vaudront le surnom de «jongleur de Dieu», référence au sobriquet de saint François d'Assise. De cette période de sa vie, il conservera les affichettes et tracts de ses

«séances fantastiques» dans un volumineux album de cuir rouge frappé de ses initiales.

Un éducateur chrétien rigoureux

En marge de sa vie professionnelle, Paulin Enfert est un homme de foi engagé dans sa paroisse, Saint-Marcel de la Maison-Blanche, avenue d'Italie. Il assure notamment le catéchisme des habitants des «fortifs» et les prépare à la première communion. Mais il se rend vite compte qu'il doit aussi se charger de leur formation sociale, culturelle et sportive pour leur éviter de succomber aux tentations de la rue.

Il va donc fonder le patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche pour en faire, selon ses écrits, «la succursale de la famille chrétienne». Ancêtres de nos centres aérés modernes, les patronages sont, à l'époque, des œuvres catholiques destinées à occuper les jeunes en dehors de l'école et à assurer leur persévérance religieuse. Et «quand les enfants auront grandi», Paulin Enfert se propose de «chercher à les placer en apprentissage dans un bon métier, auprès d'un bon patron». Ainsi gagne-t-il son surnom de «petit père» ou de «papa Enfert», donné par les enfants du quartier à qui il enseigne l'entraide et à qui il rappelle constamment «les règles morales et saines de la vie quotidienne». Avec eux, il visite les familles pauvres du quartier, les personnes isolées ou malades afin de leur distribuer des bons de pain.

La Mie de Pain, la plus connue de ses œuvres

Même si Paulin Enfert est plein de ressources, il se sent parfois las. Il confie à l'archidiacre «le déchirant

par Marie-Hélène Servantie

pessimisme» dont il souffre, mais, précise-t-il, «mon état est tel que si je n'avais pas une foi profonde, je serais bien près d'être découragé».

Au fil des ans, il crée un secrétariat et un vestiaire pour les pauvres, organise régulièrement des sorties de groupe à la campagne pour les enfants, fait construire un théâtre où les jeunes préparent et interprètent des pièces deux fois par an. Il monte aussi une «section de ligue antialcoolique», conçoit des jardins ouvriers et achète, en 1903, à Gien, où il passe chaque année quelques jours de vacances, des pavillons dans un hameau pour que les familles de ses collègues et de ses jeunes démunis puissent venir y séjourner l'été...

Un soir de décembre 1891, le groupe d'enfants qui se réunit régulièrement chez lui se désole de n'avoir rien à offrir aux pauvres qu'ils visitent. L'un d'eux, ayant observé un volatile picorant des miettes de pain jetées à terre, s'exclame: «On donne bien du pain aux oiseaux, pourquoi ne pas en demander pour nourrir les gens?»

Aussitôt dit... Avec leur petite caisse, ils achètent une marmite, des gamelles et des cuillères à l'armée, puis ils collectent des légumes, de la graisse et du bois auprès des commerçants, tandis que Paulin s'occupe de quérir du pain. Depuis cette date, La Mie de Pain ouvre le soir de Noël pour plusieurs mois et offre un bol de soupe à tous ceux qui se présentent. À certains égards, elle peut être considérée comme un précurseur des Restos du Cœur. ■

À lire: Paulin Enfert, le jongleur de Dieu, de Bernard Timbal Duclaux de Martin, éd. du Cerf. Rens.: miedepain.asso.fr